

## LE VRAI CANARD.

MONTREAL 18 SEPTEMBRE 1880.

## CONDITIONS.

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 centins.

Le Vrai Canard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs pa ements tous les mois.

10 p r cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. Greenbacks reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie.

Bureau : 25, RUE STE-THERESE,

En face de l'Hôtel du Canada.

Boite 2114 P. O. Montréal.

## Correspondance de la Cane.

Mon Cher Vrai Canard,

Tes lecteurs on dû se demander bien des fois pourquoi j'avais interrompu ma série de correspondances. Hélas! la faute en est aux membres du comité des chemins, qui sont tous des fessomathieu lorsqu'il s'agit d'embellir un quartier canadien français et qui sont d'une générosité sardana-palesque lorsqu'il est question de faire des améliorations dans les rues habitées par des Anglais.

Nos échevins t'ont dit qu'ils n'avaient pas un sou à dépenser pour l'entretien de tes congénères dans le bassin du Jardin Viger. Les laïques! Je suis content de voir que tu nous vengos en tapant sur le dos de l'échevin Laurent, le président comité.

Ce que la Corporation a refusé de faire pour nous, le gardien du jardin l'a fait à ses propres dépens.

Depuis le printemps un jarre et un dizaine de canes prennent leurs ébats joyeux dans l'onde cristalline du bassin. Tous les jours nous agitions nos ailes sous les goutelettes diaprées de la fontaine et nous lançons dans l'écho du jardin des couacs de reconnaissance vers notre maître.

Depuis deux mois notre vie coulait comme un ruisseau limpide lorsqu'un matin notre gardien eut l'idée de placer dans nos eaux un gros canard aux joues écarlates et boursoufflées, à l'œil canaille et à la désinvolture licencieuse.

En le voyant pour la première fois patauger dans le bassin j'ai eu un pressentiment de malheur. Ce gros canard rouge n'annonçait rien de bon. J'ai averti le jarre et j'ai mis mes compagnes sur leur garde.

Un soir de la semaine dernière le canard à la tête rouge dont nous avions toujours évité la compagnie comme dangereuse pour nos mœurs, s'est approché de la jeune cane grise qui cligne continuellement de l'œil et a conversé avec elle pendant une heure ou deux.

Depuis cette conversation la cane grise est complètement changée. Elle semble être on proie à une sombre mélancolie. Elle fuit la compagnie de ses sœurs et n'écoute plus les conseils du jarre.

Hier soir elle entra la première

dans la cabane. Elle se posa sur une patte et se mit la tête sous l'aile. Elle était évidemment obsédée par quelque triste pensée. J'eus pitié d'elle. J'entrai dans la cabane et je lui demandai la cause de sa tristesse.

La cane grise poussa un couac de soulagement. Elle me dit que le gros canard à tête rouge lui avait expliqué les doctrines de l'école libérale. Elle s'était laissée convaincre par les paroles insidieuses de son nouvel ami. Elle essaya de me prouver que la politique fiscale de Sir John allait plonger la Puissance dans la banqueroute, que M. Chapleau et ses amis avaient dissipé tous les trésors de la Province et que le Shérif était à la veille de planter son drapeau à la porte des contribuables dont les municipalités avaient signé des déventures pour le chemin de fer du Nord. La pauvre cane était désolée en pensant à tous les malheurs que le régime bleu allait faire fondre sur le pays.

Le gros canard rouge qui avait un peu de sang sauvage et qui partageait les idées avancées de M. Cletus Robillard, avait réussi à endoctriner notre compagne.

Comme tu le sais toutes les canes qui se respectent sont conservatrices et, au nom des bons principes que nous professons, je te prie en grâce, mon cher Canard, de donner quelques conseils à notre amie égarée. Je t'adjure d'user de toute ton influence auprès du comité des chemins pour chasser du Jardin l'infâme canard rouge qui jette la désolation dans sa famille.

Les canes du Jardin Viger sont toutes conservatrices et elles protestent contre le jarre étranger qui répand ses idées perverses en face des résidences du juge Loranger, de MM. Sénécal, O. Loranger, Duvernay, Rolland, Dubord, Trudel et d'autres conservateurs ardents.

Espérant que tu feras droit à ma demande, je te pinco l'aile.

LA CANE du Jardin Viger.

## LE RACCOMODEUR DE CERVELLES.

Il y a quelques mois, M. Xavier grièvement blessé à la tête, se vit obligé d'appeler la chirurgie à son secours. On lui indiqua un célèbre praticien qui demeurait dans les environs du Champ-de-Mars.

M. Xavier se rendit immédiatement chez lui et, au bout de quelques minutes d'examen, le chirurgien déclara être dans la nécessité de lui faire subir l'opération du trépan.

Malgré ses répugnances, M. Xavier livra sa tête. Au bout d'un instant, l'habile opérateur avait pratiqué une incision circulaire, avait enlevé le dessus du crâne, comme le couvercle d'un pâté, en avait extrait soigneusement la cervelle et l'avait déposée sur une sorte de plat qu'il avait immédiatement recouvert d'une cloche en cristal, au bout de cette cloche, il avait attaché une étiquette portant le nom et l'adresse de M. Xavier.

— Monsieur, lui dit, après l'opération, le chirurgien avec une ex-

quise politesse, vous voyez dans quel mauvais état est votre cerveau; revenez dans quinze jours et vous le trouverez scrupuleusement nettoyé et remis à neuf.

— Mais, fit M. Xavier quinze jours, c'est bien long!

Le chirurgien ne céda pas et M. Xavier se retira.

Au bout du temps fixé, la cervelle, remise en parfaite état, attendait son propriétaire. Celui-ci ne parut pas. Un mois, deux mois, six mois, un an se passèrent, et il ne parut pas davantage. Le cerveau resta sous cloche.

Un jour que notre grand chirurgien se promenait au Jardin Viger [c'était fête, je crois], il aperçut M. Xavier dans la foule. Celui-ci était fort gai et ne le reconnut pas d'abord.

— Mais, lui dit le docteur, vous ne vous rappelez donc pas que vous avez laissé votre cervelle chez moi?

— Si, parfaitement.

— Eh bien! alors, venez la chercher!

— Oh! non, fit M. Xavier avec bonhomie, je n'en ai plus besoin maintenant, je suis employé comme rédacteur au *Nouveau Monde*.

La *Minerve* de mercredi matin dit en commençant son premier-Montréal:

Enfin le jour est arrivé, et l'exposition a été ouverte, d'après les annonces. En réalité, la seule différence, c'est qu'il fallait payer vingt-cinq centins d'entrée, ce qui représente, pour *La Minerve* une somme de une piastre et quart pour ses six reporters.

Pas forte en arithmétique, la commère du coin.

Six reporters à 25 cts doivent faire une piastre et demie, ce nous semble.

C'est peut-être un des reporters à 25 centins qui a commis la bourde ci-dessus et qui annonce à ses lecteurs que l'Exposition doit durer "Quatorze Jours."

Une perle cueillie dans la *Patrie* de mardi dernier:

Dans ce cas les chances de succès de MM. Hancock et English seraient excellentes car généralement le Maine dirige l'aiguille du thermomètre qui indique les variations de l'opinion publique dans la république.

L'aiguille du thermomètre! How di dou! Un an d'abonnement pour celui qui nous apprendra là tous- qu'on trouve une aiguille dans le thermomètre.

— Les variations dans l'opinion publique dans la république; c'est harmonieux dans la phrase comme une gamme exécutée sur les pianos Weber vantés par le fameux Satter.

Notre Feuilleton. — Nous avons commencé aujourd'hui la publication d'un nouveau feuilleton rempli d'intérêt. Si nous n'avons pas donné dans ce numéro. *L'empoisonneur de St. Vincent*, la faute n'en est pas à nous, mais à un ami qui nous a promis les détails topographiques et les différentes circonstances du crime. Cet ami nous l'avons revu et dans quelques semaines nous produirons le drame horrible qui s'est passé à St. Vincent de Paul.

J'avais joué, tout enfant, dans les ruines de Saint-Jean de Soissons; j'avais réjoui mes yeux aux fantaisies de toutes ces moulures, qui semblaient des fleurs pétrifiées, de sorte que, lorsque j' vis Notre-Dame d'Étampes, je fus heureux que le hasard, ou plutôt la Providence, m'eût donné, hirondelle, un semblable nid; aleyon, un pareil vaisseau.

Aussi mes moments heureux étaient ceux que je passais dans l'église. Je ne veux pas dire que ce fut un sentiment purement religieux qui m'y retint; non, c'était un sentiment de bien-être qui peut se comparer à celui de l'oiseau que l'on tire de la machine pneumatique, où l'on a commencé à faire le vide, pour les rendre à l'espace et à la liberté. Mon espace à moi, c'était celui qui s'étendait du portail à l'abside; ma liberté, c'était de rêver, pendant deux heures, à genoux sur une tombe où accablé à une colonne. A quoi rêvais-je? ce n'était certainement pas à quelque argutie théologique; non, c'était à cette lutte éternelle du bien ou du mal qui tiraille l'homme depuis le jour du péché; c'était à ces beaux anges aux ailes blanches, à ces hideux démons aux faces rouges, qui à chaque rayon de soleil, étincelaient sur les vitraux, les uns resplendissants du feu céleste, les autres flamboyant aux flammes de l'enfer; Notre-Dame enfin, c'était ma demeure; là, je vivais, je pensais, je priais. La petite maison presbytérienne qu'on m'avait donnée n'était que mon pied à terre, j'y mangeais et j'y couchais, et voilà tout.

Encore souvent ne quittai-je ma belle Notre-Dame qu'à minuit ou une heure du matin.

On savait cela. Quand je n'étais pas au presbytère, j'étais à Notre-Dame. On venait m'y chercher, et l'on m'y trouvait.

Dos bruits du monde, bien peu parvenait jusqu'à moi, renformé comme je l'étais, dans ce sanctuaire de religion, et surtout de poésie.

Cependant, parmi ces bruits, il y en avait un qui intéressait tout le monde, petits et grands, clercs et laïques. Les environs d'Étampes étaient désolés par les exploits d'un successeur, ou plutôt d'un rival de Cartouche et de Peuhailer, qui, pour l'audace, paraissait devoir suivre les traces de ses prédécesseurs.

Ce bandit, s'attaquait à tout, mais particulièrement aux églises, avait nom L'Artifaillo.

( A continuer. )

Paris 1 septembre 1880.

Palais Bourbon.

Au Vrai Canard.

Permettez-moi de vous annoncer, que ayant deux de mes chevaux malades de la fièvre prussienne et moi-même de la jésuitophobie: nous avons été immédiatement guéris après avoir pris chacun un paquet de tabac "Eclipse." L'Eclipse est même un substitut au thé. J'en ai donné un paquet à Monsieur Grovy et il est de la même opinion que nous, il le trouve splendide.

Votre etc. GAMBETTA.